

Buffon

Histoire naturelle

Choix et préface de Jean Varloot



COLLECTION FOLIO

Buffon

Histoire naturelle

*Textes choisis et présentés
par Jean Varloot
avec des extraits du
Voyage de Montbard
d'Herault de Séchelles*

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 1984.*

PRÉFACE

Il est rare qu'un ouvrage scientifique passe à la postérité au point d'être lu encore, deux siècles plus tard, par le grand public. On lit peu Aristote, on lit encore Platon. C'est que Platon n'est pas seulement un philosophe, c'est un grand écrivain. Faut-il donc considérer Buffon comme un savant ? un penseur ? un écrivain ? En tout cas, le sort de l'Histoire naturelle invite à en faire de multiples lectures.

On en trouve la preuve dans les titres des choix qui en ont été faits par le siècle précédent : Beautés de Buffon, Choix moral, Buffon de la jeunesse, Le Buffon des enfants. L'intérêt y est centré sur la description, et l'illustration, amorcée par les planches originales de l'ouvrage, a inspiré maint artiste, jusqu'à Benjamin Rabier et Picasso. Mais prenons garde : l'Histoire naturelle n'a pas seulement joué, d'avance, le rôle d'un zoo, ou de quelque feuilleton filmé sur les animaux du monde. Les images de Picasso n'ont rien de figuratif, elles signifient. Prenons garde encore : Buffon n'est pas l'apôtre d'un « sentiment de la nature » romantique ou de son succédané, l'écologie vulgaire. Il y a bien une leçon dans l'Histoire naturelle, mais elle ne se livre pas à première lecture ; c'est une philosophie, au sens très riche et très

humain que les « philosophes » donnaient à ce mot. J'invite le lecteur à la découvrir et me bornerai à l'aider.

Que veut dire, pour commencer, ce terme d'histoire naturelle ? Dans la culture classique, il transcrit le latin de Pline l'ancien, mais le mot histoire remonte au grec d'Hérodote et n'a pas perdu totalement son sens primitif d'enquête, qui convient bien alors à une science d'observation (le terme « sciences naturelles » n'a été préféré que de nos jours dans l'enseignement). On s'instruisait sur le monde en lisant une histoire naturelle, en des temps où la masse des gens ignoraient encore que la terre était ronde, et où peu d'entre eux pouvaient venir voir les animaux « des autres continents » au Jardin du roi.

Mais le mot histoire avait déjà aussi le sens, qui a prévalu, d'un exposé chronologique, et le terme d'« histoire naturelle » joue sur un double plan, si le principe est admis que les êtres constituant actuellement le monde, de l'homme aux minéraux, des planètes aux vermicelles, ont eu une histoire, ont connu des changements. On ne peut donc plus se contenter, comme l'abbé Pluche, d'écrire un Spectacle de la nature, magnifique succès de librairie parce qu'il mène de la description à l'admiration puis à l'adoration de l'auteur de la nature. Si la nature a eu une histoire, le vrai « naturaliste », qui ne se fie qu'à ses yeux et à sa raison devant l'état présent des choses, est obligé de recourir à son imagination devant les restes du passé. Grave question, fondamentale, qui suscite les « systèmes », et pousse chacun à construire le sien pour « interpréter » la nature.

Encore faut-il considérer cette nature autrement que comme une entité immatérielle, et presque une divinité. C'est pourquoi, et bien qu'il mette au mot la majuscule selon l'usage, Buffon a donné la raison suivante à son refus d'écrire un article « Nature » pour l'Encyclopédie de Diderot : « Lorsqu'on nomme la nature purement et

simplement, on en fait une espèce d'être idéal auquel on continue de rapporter comme cause tous les effets constants, tous les phénomènes de l'univers. » Il n'écrira donc pas une « Histoire de la nature » mais, gardant le titre de Pline, une Histoire naturelle. Bien plus, non content d'exclure tout fait dénué d'une cause interne à l'univers, il veut bannir toute classification prématurée : il faut « appeler un chat un chat », dit-il, « plutôt que de vouloir, sans savoir pourquoi, qu'un âne soit un cheval et un chat un loup-cervier ». C'était, en réalité, se situer en deçà d'un effort nécessaire à une science naissante ; mais en refusant les « nomenclatures » pédantes, Buffon se maintenait au niveau d'un public bien plus large et avide de connaissances. Il est des œuvres qui viennent à leur moment, qui dure peu.

*

Le moment était en effet crucial dans le développement de ce qu'on appelle de nos jours les sciences de la vie. Pendant la seconde moitié du XVII^e siècle (ce résumé est forcément très simplifié), les naturalistes s'étaient inspirés des règles cartésiennes, combinées, de raison et d'expérience : c'est ce qu'on a appelé le « mécanisme », qui assimile les animaux à des machines. Or les recherches nombreuses menées un peu partout en Europe à la fin du siècle avec de nouveaux instruments tels que le microscope s'inscrivirent en faux contre les explications simplistes du mécanisme, et ébranlèrent la confiance en la raison humaine, provoquant une résurgence du scepticisme traditionnel. On voit alors se développer séparément une réflexion abstraite, mathématique, qui, surtout grâce à Leibnitz et Newton, tente de ramener le mouvement à quelques lois, et une recherche anarchique des phénomènes du monde encore peu connus, des insectes

aux polypes, et surtout des « animalcules » aux « œufs » : le grand débat portait en effet sur la génération, que les ovistes attribuaient aux seuls « germes femelles » et les « animalculistes » aux seuls spermatozoïdes découverts récemment.

C'est seulement après 1730 que vinrent d'Angleterre des hypothèses explicatives et que surgirent en France les premiers essais d'interprétation cohérente, comme celles de La Mettrie et de Maupertuis. Dans l'impasse ou plutôt la contradiction où elle se trouvait enfermée, la biologie ne pouvait naître définitivement que grâce à un saut de la pensée, alliant une nouvelle fois la science et la philosophie.

*

Il fallait pour cela un « grand homme », arrivé au même moment par son âge, doté socialement de la culture nécessaire et, surtout peut-être, d'une volonté et d'une ambition à toute épreuve. Bien que, dans le présent volume, il ne soit pas prévu d'accorder beaucoup de place à la vie personnelle de Buffon (on se reportera aux biographies), il faut la situer, pour comprendre son action et son œuvre, dans son milieu et son époque. Il n'est pas, comme Diderot, citadin d'origine et fils d'artisan. Né avant lui, le 7 septembre 1707, il a sur lui des retards et des avantages. La petite cité de Montbard, à peine plus développée qu'un bourg rural, est fort éloignée du centre culturel de Dijon ; c'est le statut judiciaire et administratif de son père, du nom roturier de Leclerc mais conseiller au parlement de Bourgogne et administrateur de la gabelle, qui permit au futur Buffon d'entrer au collège des Godrans. Il pouvait, avec la bénédiction du président Bouhier, comme de Brosses son cadet, passer de là à la magistrature, et l'héritage de son oncle

maternel, mort fermier général du roi de Sicile, ne pouvait que faciliter son ascension vers la noblesse : son père en avait déjà profité pour acquérir, outre la châtellenie de Montbard, la terre et seigneurie de Buffon, quelques lieues en direction de Paris. Mais une fois bachelier et licencié, à dix-huit ans, Georges Louis Leclerc, déjà fort intéressé par les mathématiques (il lit les Principia de Newton et correspond avec Cramer de Genève), se rend à Angers, peut-être poussé par un des membres de la colonie anglaise de Dijon, pour y suivre des études de médecine. La médecine mène alors à l'histoire naturelle, mais le voici d'abord emmené par deux amis anglais, le duc de Kingston et le docteur Nathaniel Hickman, dans un « grand tour » de deux années, par Nantes, Bordeaux et Montpellier, jusqu'à Rome par Genève. Sa correspondance ne permet pas de suivre quelque évolution intellectuelle, mais ce voyage le mit en contact avec des esprits éclairés et lui ouvrit les yeux sur une nature multiple qu'il rappellera, au passage, dans l'Histoire naturelle. Surtout, de ce voyage revint un adulte accompli, sûr de lui, capable de défendre ses intérêts aussi bien devant son père remarié (son frère et sa sœur étaient entrés dans les ordres) que dans la gestion moderne de ses propriétés. C'est un homme entreprenant, dont l'ambition va être à la fois sociale et intellectuelle.

Dès les années 1733-1734, l'Académie des sciences reçoit deux communications de lui sur des problèmes concrets de mathématiques, il mène par l'intermédiaire de Bouhier, avec le leibnitzien Bourguet, une discussion théorique sur la biologie — et il crée à Montbard une pépinière, qu'il vendra plus tard à l'État en en restant l'administrateur : il s'agit de planter les arbres qui conviennent le mieux sur les bords des nouvelles grandes routes de France. Le voici sylviculteur, membre associé

de l'Académie à ce titre, bon mathématicien, bien qu'incapable de mathématiser ses expériences de naturaliste, traducteur de La Statique des végétaux du newtonien Hales, introduit bientôt et fort bien accueilli dans les milieux scientifiques, mondains et libertins de la capitale. Il va devenir un homme du pouvoir éclairé. Soutenu par le ministre Maurepas, qui désire améliorer les bois de construction pour la marine, il mène tambour battant une carrière académique, et convie même le roi à une démonstration de « miroirs ardents » où il prouve, contre l'affirmation de Descartes, que l'expérience d'Archimède à Syracuse était possible. On s'explique à la fois qu'il ait obtenu sans trop de difficultés la charge d'intendant du Jardin du roi, qu'il préfère à celle de surintendant des forêts de la couronne, et qu'il faille, à son propos, faire toujours la part de l'aveu sincère et du discours public. Ses lettres de 1739 à Bouhier révèlent en lui un matérialiste, qui tiendra les propos les plus orthodoxes dans l'Histoire naturelle. Cette duplicité ou plutôt, comme a dit Lesley Hanks, cette bivalence, est donc moins caractérielle que sociale, comme chez tant d'apôtres du progrès.

Seigneur terrien intransigeant, mais aussi industriel attaché aux progrès de la technique plus qu'au profit, il fait de Montbard un centre sidérurgique. Il a l'oreille du roi et de ses ministres, depuis Maurepas jusqu'à Saint-Florentin, Breteuil, Turgot et Necker, et s'il s'enrichit, s'il associe, comme les fermiers généraux, ses propres finances à celles de l'État, c'est en n'oubliant jamais d'œuvrer pour la gloire du roi et déjà de la nation. Il fabrique dans ses forges des canons pour le roi, mais traite ses ouvriers de façon paternelle. Et si l'on cherche bien, on lira sous sa plume mainte affirmation libérale : contre la misère des paysans, contre l'esclavage des noirs et... pour la paix. C'est pour des raisons à la fois

économiques et biologiques qu'il attaque le célibat des moines et la « diète pythagorienne » des couvents... Par tous ces aspects il s'associe au combat des encyclopédistes, et l'on pourrait le considérer comme un partisan du « despotisme éclairé », si, malgré la confiance qu'il montre à l'égard de Louis XV et de Louis XVI, il n'avait parfois laissé percer un atavisme plébéien. « Cet homme, dit-il du prince Frédéric Henri de Prusse, quoique du sang des rois (nous soulignons), a plus de connaissances qu'il n'en faut pour faire la réputation de plusieurs particuliers. » Et parlant de l'abbé de Bourbon, un des fils naturels de Louis XV : « J'aimais son père qui bien que roi était un homme aimable. » Sans le considérer comme un révolutionnaire, on ne saurait voir en lui un légitimiste inconditionnel, et le modèle politique anglais l'inspirait certainement.

Tel est l'homme équilibré, sûr de lui, doué en d'autres temps pour monter une entreprise internationale, qui (avec ces procédés de financier que j'ai signalés plus haut et que soulignent les biographes modernes) va faire du Jardin du roi ce qui deviendra le Muséum d'histoire naturelle sous la république. Mais en même temps, et c'est par là qu'il passera à la postérité, il utilise ses capacités pour créer, développer et maintenir une entreprise visant à l'élaboration et à la diffusion de la science : l'Histoire naturelle. Organisateur de la recherche appliquée autant qu'animateur de la recherche théorique et lui-même théoricien, l'exploitant forestier, d'abord agronome, devient l'interprète de la nature à la tête d'une équipe de savants dévoués, comme le médecin de Montbard Daubenton, auteur de nombreuses « descriptions », son cousin Edme, chargé de la fabrication des planches illustratives, André Thouin, son futur successeur à la direction du Jardin et recruté comme jardinier en chef à l'âge de dix-sept ans. Comme Diderot,

Buffon sut constituer et renouveler son équipe, surtout trouver des adjoints. Dans l'ensemble, l'Histoire naturelle, bien que beaucoup moins que l'Encyclopédie, est un ouvrage collectif, y compris dans la rédaction : mainte belle page de description fut d'abord écrite par l'abbé Bexon avant d'être corrigée, « mise au net » et signée par son maître et d'ailleurs bienfaiteur.

Nous négligerons donc désormais la vie privée de notre auteur. On trouvera à la fin de ce volume une « chronologie » des principaux événements postérieurs : mariage riche mais manqué, mariage manqué aussi de son fils (dit Buffonet) avec la maîtresse du duc d'Orléans, amitiés féminines du « bon vieillard », qui longtemps n'aima que les « petites filles », avec M^{me} Necker et M^{me} de Genlis... Et nous signalerons seulement que ses ambitions furent satisfaites. Celui dont Voltaire avait dit à Helvétius, dès 1740, qu'il était parti pour la gloire, qui méprisait ses adversaires au point de ne jamais leur répondre, sinon en polémiste acéré et hautain, enveloppé de son attitude de grand génie du siècle, eut le plaisir orgueilleux de voir sa statue dressée au Jardin du roi en 1777, plus de dix ans avant sa mort, qui, survenue le 16 avril 1788, allait attirer aux obsèques vingt mille adorateurs.

C'est que venait de sortir le cinquième et dernier volume de l'Histoire naturelle des minéraux, et que l'œuvre semblait presque accomplie : Lacépède publiera les quadrupèdes ovipares et les serpents, puis, de 1798 à 1804, les poissons et les cétacés. Mais les insectes avaient été négligés, et Buffon n'avait que peu contribué aux minéraux et même aux oiseaux. L'essentiel de son œuvre, si l'on peut qualifier d'essentiel un énorme ensemble, est constitué par les quinze volumes de l'Histoire naturelle, générale et particulière (1749-1767) consacrés aux animaux, et les sept volumes de Supplément (1774-1789).

On trouvera dans notre chronologie les dates de publication de tous les tomes, mais il faut savoir que le Supplément contient, tout à la fois, des textes antérieurs à 1749, le Discours de réception à l'Académie française de 1753, des « additions » précises aux tomes de l'Histoire, parus depuis 1749, et, enfin, une œuvre majeure et tardive, « Des époques de la nature », au tome V.

Sans doute doit-on se méfier de la datation des imprimés. Ce tome V du Supplément porte le millésime 1778 et même ne fut mis en vente qu'en août 1779, mais les « Époques » avaient fait l'objet d'une lecture publique en 1773. Et, à l'autre bout de la chaîne chronologique, la « Théorie de la terre », imprimée en 1749, est datée à la fin, par l'auteur, de l'année 1744. Quant aux divers mémoires présentés à l'Académie de 1733 à 1748, ils ne sont pas toujours repris dans le Supplément sans modifications ; certains reçoivent de gros remaniements et une autre structure, au point de devenir un ouvrage nouveau, comme cet « Essai d'arithmétique morale » dont Jacques Roger a repéré presque tous les éléments originaux.

Il n'en reste pas moins que pour Buffon, il l'a toujours affirmé, son œuvre forme un ensemble ; et dès 1735 il avait défini sa méthode dans La Statique des végétaux. Nous sommes fondés à considérer l'Histoire naturelle comme un tout « général » et à en étudier les grands thèmes, quitte à déceler parfois une évolution dans ses hypothèses, et ses vues « particulières ».

*

Nous l'avons dit, histoire n'est pas forcément science. Au XVIII^e siècle, mainte pseudo-histoire naturelle n'avait pour but que la justification de préjugés métaphysiques ou de systèmes arbitraires. Il fallait donc, pour

construire une véritable science, nettoyer le terrain de ces tendances finalistes : « une raison tirée des causes finales n'établira ni ne détruira jamais un système en physique » (« Histoire générale des animaux » ; le mot système a ici le sens d'explication générale). Déjà, traduisant Hales, Buffon avait effacé du texte anglais les expressions d'enthousiasme devant les « merveilles » de la nature, et fait du Creator une espèce de Newton qui « a gardé dans ses ouvrages les proportions les plus exactes », nous apprenant donc à compter, peser et mesurer. Et le traducteur d'ajouter, de son cru, à la manière de Diderot dans l'Encyclopédie : « c'est la méthode la plus sûre ». A cette époque, il insiste donc sur la nécessité de l'expérience, et Condorcet, dans son « Éloge » de 1791, soulignera l'objectivité de ses premiers travaux. Mais Condorcet ajoute : « Il fut depuis moins timide », et, à bien la lire, la préface de la Statique trace un itinéraire plus ambitieux : « Amassons donc toujours des expériences, et éloignons-nous, s'il est possible, de tout esprit de système, du moins jusqu'à ce que nous soyons instruits ; nous trouverons assurément à placer un jour ces matériaux ; et quand même nous ne serions pas assez heureux pour en bâtir l'édifice tout entier, ils nous serviront certainement à le fonder, et peut-être à l'avancer au-delà même de nos expériences [...], c'est la voie qui a conduit de tout temps, et qui conduit encore aujourd'hui les grands hommes. » En 1749, dès le début de l'Histoire naturelle, il refusera de se borner aux disciplines et aux faits « particuliers » : « Il faut tâcher de s'élever à quelque chose de plus grand et de plus digne encore de nous occuper » ; et en 1758 : « La route expérimentale elle-même a produit moins de vérités que d'erreurs ; cette voie, quoique la plus sûre, ne l'est néanmoins qu'autant qu'elle est bien dirigée. »

Ainsi, clairement et d'emblée, il se donnait le droit et